

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OMNIBUS paraît tous les Mercredi et Samedi de chaque semaine et est vendu dans les rues pour trois sous; on reçoit aussi des souscriptions au prix de une piastre et demi par année, les six premiers mois payables d'avance.

On ne reçoit pas d'abonnement pour moins de six mois.

On reçoit aussi des annonces

L'OMNIBUS

JOURNAL POUR TOUS.

Bureaux et administration, 25, rue Saint-Vincent.

Toutes lettres, non affranchies, seront rigoureusement refusées.

Toutes lettres, correspondances ou communications quelconques devront être adressées à S. S. C. L. Y. FRANCE, imprimeurs-éditeurs.

L'OMNIBUS est en vente chez les principaux libraires de cette ville.

PROSPECTUS.

Voici, lecteurs, mon prospectus :
Tous les trois jours, heure précisée;
Je parais, car, bien qu'*Omni*bus,
Je ne peux souffrir la remise.
Parmi la foule, à bon marché,
A grandes guides je voiture
Prose, chansons, littérature;
Rien n'est pour moi trop haut perché.
A la tristesse, pour tisane,
Je fais prendre des calembours,
Des qui pro quo, des coq-à-l'âne,
Et des maximes à rebours.
J'ai des stalles pour la morale,
Des coups de fouet pour le scandale;
Compagnon de Philarité,
A mes grelots je pends le rire
Et conduis ceux qui savent lire,
Sur mes coussins à la gaieté.
Je suis l'ami des fous, des sages,
Autant que du sage et des fous,
Sans être roi, j'ai quatre pages,
Et je me donne pour trois sous.

VARIÉTÉS.

PENSÉES D'UN GARÇON SUR LE MARIAGE.

Si j'étais marié, je renoncerais à toutes ces extravagances qui marquent chaque jour la vie d'un garçon; à ces dépenses folles qui n'ont souvent que de tristes résultats; à ces parties de plaisir qui fatiguent le corps et appesantissent l'esprit.

Si j'étais marié, je voudrais aimer ma femme, car je crois que ce doit être un supplice continu de vivre avec une femme que l'on n'aime point. Je sais bien qu'il y a beaucoup de ménages où les époux sont indifférents l'un pour l'autre; mais il me semble qu'il doit être plus doux de chercher sa femme que de l'éviter.

Si j'étais marié, je voudrais que ma femme ne fût citée ni pour sa figure ni pour son esprit, ni pour sa toilette, ni pour ses manières; et cependant je voudrais qu'elle eût tout cela bien.

Si j'étais marié, on ne me rencontrerait pas sans cesse au théâtre ou aux promenades. Je ne craindrais pas d'être vu avec ma femme à mon bras; je craindrais encore moins le ridicule que les fâts et les sots veulent jeter sur les bois maris; les trois-quarts de ces gens-là ressemblent au renard de la fable; ils ne peuvent pas atteindre le bonheur et tâchent de se venger en se moquant des gens heureux.

Si j'étais marié, je voudrais avoir beau-

coup d'enfants, car les enfants forment la chaîne qui enlace plus étroitement la femme et le mari.

Si j'étais marié, je n'aimerais que ma femme, mais je tâcherais d'être aimable auprès des autres, afin de les rendre jalouses de son bonheur. Je serais galant avec la beauté; je rechercherais la société d'un sexe que j'aimerais toujours, et ma femme ne s'en fâcherait pas, parce que, tout en ne cueillant qu'une fleur, il est permis de respirer le parfum des autres.

Si j'étais marié, je ne serais point jaloux, car la jalousie donne de l'humeur et l'humeur fait fuir les amours; je ne serais pas non plus trop confiant, car les femmes prennent souvent notre grande confiance pour de l'indifférence, et elles n'ont peut être pas tout à fait tort.

Si j'étais marié, je voudrais avoir beaucoup d'amitié pour ma femme, car l'amitié survit à l'amour. Je voudrais aussi qu'elle eût des talents, qu'elle aimât la lecture et la musique, car une femme qui aime les arts ne s'ennuie jamais seule, et un mari étant obligé de s'absenter quelquefois, on doit toujours craindre qu'elle ne prête l'oreille aux distractions qu'on lui offrirait.

Si j'étais marié, je mènerais plus souvent ma femme au théâtre qu'en société; au bal je la laisserais danser sans moi, mais je ne voudrais pas qu'elle valsât avec un autre.

Si j'étais marié, enfin, je choiserais avec soin les personnes que je recevrais chez moi; je congédierais bien vite ces messieurs qui viennent toujours par hasard à l'heure où le mari est sorti. Je ne laisserais jamais aller ma femme avec un autre qu'avec moi; je n'aurais point de ces amis complaisants qui sont toujours prêts à offrir leur bras, car je me rappellerais toujours ce que je faisais étant garçon.

Le Ménage de M. Bertrand.

M. Bertrand m'engage souvent à aller dîner chez lui, et je n'y vais jamais, car je me défie un peu de ces offres qui ne vous sont faites que dans la rue, ou lorsqu'on se rencentre chez un tiers. Et puis M. Bertrand à dans toute sa personne un laisser aller qui n'engage pas à partager son dîner, toujours malpropre, quoique portant d'assez belles choses; ayant un jabot couvert de tabac, un habit taché avec un pantalon neuf, un gilet sale avec une cravate blanche. Le désordre que je remarque dans la tenue de M. Bertrand me semble d'un mauvais augure pour son ménage; et en général j'ai remarqué que l'on dîne mal chez les gens qui n'ont pas soin d'eux.

Je ne connaissais pas la famille de M. Bertrand; mais une affaire me forçant dernièrement à lui parler, je me rendis chez lui.

Il était midi, je pensais que je le trouverais, et qu'il aurait déjeuné.

Je pars. Il loge dans un beau quartier; au second étage; il doit avoir un bel appartement. Je monte, je sonne, j'attends un peu; on ouvre enfin, c'est une petite fille de cinq à six ans, qui tient une tartine de pain et de raisiné à la main, qui m'ouvre sans me regarder, puis va courir après un petit garçon de sept à huit ans, qui fouille dans un buffet où il paraît puiser en toute liberté.

Je regarde un moment autour de moi; n'apercevant personne autre et ne sachant de quel côté me diriger, je me décide à m'adresser aux enfants, qui ne m'écoutent pas.

— Mademoiselle, M. Bertrand, s'il vous plaît ?

— Ah! Coco, donne moi du fromage. . . j'en veux.—Tiens! c'te gournaude! n'as-tu pas du raisiné?—C'est égal! je veux du fromage, ou je dirai à maman que tu as pris du pâté qu'on gardait pour dîner.—Je m'en moque bien!

J'étais toujours là, écoutant le dialogue des enfants, lorsqu'une dame paraît enfin, à demi habillée, en bonnet de nuit, en camisole, tenant un corsot—*Cano-mano*, un sac de l'autre. Elle jette un cri en m'apercevant.—Ah! mon Dieu! c'est quelqu'un! et ces enfants n'avertissent pas! Pardon monsieur, je croyais que c'était le porteur de lait. Julie! Julie! . . . Comme je suis faite! Julie, ma robe. . .—Madame, c'est à M. Bertrand que je désire parler.—Oui, monsieur, vous allez le voir. Julie! . . . Mais où est donc la bonne!—Maman, elle n'est pas encore revenue du marché.—Ah! mon Dieu! deux heures pour acheter un poulet! c'est une chose affreuse. . . Et je n'ai personne pour m'habiller? . . . C'est égal, monsieur, donnez-vous la peine d'entrer par ici. . . vous allez trouver M. Bertrand.

Je passe dans une autre pièce, enjambant par-dessus les tabourets, les plumeaux, etc., car l'appartement n'est pas encore fait. Je trouve enfin M. Bertrand, en robe de chambre, au milieu d'un tas de papiers, de livres, de cartons, qui s'amuse à repasser ses rasoirs.

—Eh! c'est vous, mon cher ami! me dit-il en venant à moi un rasoir à la main; mais c'est charmant de venir nous surprendre ainsi. . . Vous déjeunerez avec nous.—Comment! vous n'avez pas encore déjeuné, à midi?—Oh! nous n'avons pas d'heure, nous autres, et puis l'on a des jours où l'on se lève tard.—J'ai déjeuné, et je voulais seulement vous demander un renseignement.—Je suis à vous, permettez que je me rase.—Faites, je vous en prie.—Madame Bertrand, voilà deux heures que je demande de l'eau chaude pour ma barbe.—Eh! monsieur, Julie a dû en mettre au feu. . . Adèle, allez voir s'il y a de l'eau chaude pour votre papa. . .—Ah! oui, maman, il y en avait, mais mon frère a renversé la cafetière avec

L'OMNIBUS.

son polichinelle.—Allons, c'est égal, je ne ferai ma barbe que demain. Ma femme, fais servir le déjeuner.—Ah! vous êtes bien pressé aujourd'hui! il n'y a encore rien de prêt; Julie n'est pas revenue du marché.

— Si vous vouliez toujours me donner la note que je vous demande, dis-je à M. Bertrand, qui s'était mis à repasser ses rasoirs quoiqu'il ne dût plus faire sa barbe; c'est au sujet de cette maison à vendre dont vous m'avez parlé.—Ah! oui, j'ai votre affaire. Attendez, le papier doit être là.

M. Bertrand cherche, furette dans divers cartons, et ne trouve rien.—Ma femme n'est-elle pas venue un papier plié en quatre? je crois l'avoir laissé, avant-hier, sur la cheminée.—Lui papier!... attendez donc... oui, je m'en suis servie pour allumer mon feu... Est-ce que c'était précieux? — Eh! sans doute, madame... Que diable! on brûle tout ici! — C'est votre faute, monsieur, il fallait me prévenir.

— Allons, dis-je, à M. Bertrand, puisque mon renseignement est brûlé, je ne veux pas vous déranger davantage. — Restez donc à déjeuner; on va faire bouillir du lait, je vais mordre du café, ce sera bientôt fait.—Bien obligé, ce sera pour une autre fois.— Quand vous voudrez; nous soupçons toujours à sept heures précises, car j'aime qu'on soit ponctuel; mais vous savez le chemin, venez, nous causerons d'affaires; j'en ai de superbes en train.

Après avoir cherché mon chemin à travers les chaises, les joujoux et les balais, je souhaitai le bonjour à M. Bertrand.

L'OMNIBUS.

Montréal, Mercredi, 4 Juillet 1860.

Nous expédions aujourd'hui, à la campagne, de nombreux exemplaires de l'*Omnibus*. Les personnes qui ne désireraient pas s'abonner, sont priées de renvoyer immédiatement le premier numéro. Nous considérerons comme abonnées celles qui ne rempliront pas cette formalité dans le délai de huit jours.

Nous rappellerons aussi que tout abonnement est invariablement payable 6 mois d'avance.

Quoique petit, l'*Omnibus* prie ses confrères de la grande presse de vouloir bien échanger avec lui.

« On a souvent besoin d'un plus petit que soi! »

Petite Chronique de la quinzaine.

C'est donc moi qui vais être chargé, dans l'*Omnibus*, de faire la chronique de la semaine. Je sens l'insuffisance de mes forces,

et ce n'est qu'à regret que j'accepte cette difficile, cette périlleuse mission, mais bah! je ferai tout en mon pouvoir, lorsque les événements que j'aurai à narrer seront tristes comme un mélodrame, je tâcherai de les rendre gais comme une arlequinade ou une pochade. Car nous voulons à tout jamais bannir la tristesse de l'*Omnibus*. Ainsi que le dit notre prospectus, le rire sera suspendu à nos grelots, et nous essaierons d'agiter et de remuer ces grelots aussi fort que possible. Tant pis s'ils cassent, nous en prendrons d'autres plus solides; il y en a chez le marchand. Je réclame encore une fois l'indulgence du public, et sur ce, tsim! boum! boum! en avant la grosse caisse, la trompette, le fifre et la clarinette! En avant! Et commençons par le commencement!

Vous devez vous souvenir, habitants de Montréal, du jour de la St.-Jean-Baptiste. Vous vous en souvenez tous, comme moi je m'en souviens, et nous pouvons dire en chœur que jamais nous n'avons été victimes d'un si grand désappointement. Tout, cependant, avait pris un air de fête dans notre chère et bonne ville, les maisons avaient revêtu des ornements de feuillage et de superbes guirlandes de fleurs; la jeune fille, joyeuse de pouvoir participer aux réjouissances annoncées avait endossé sa robe la plus fraîche, la plus vaporeuse, le petit bambin tourmentait depuis la veille son *papa* et sa *maman* pour le mener à la procession; les cloches des églises sonnaient à toute volée et nous invitaient à offrir notre cœur à Dieu et à St.-Jean-Baptiste, notre patron, avant de songer au plaisir. Et tous, nous étions prêts; jeunes et vieux, petits et grands, sages et fous, nous nous préparions à oublier, dans ce jour d'union, tous les ressentiments que nous pouvions avoir contre notre prochain; tous, nous désirions grouper en un seul faisceau cette immense famille canadienne-française.

Mais, ô désillusion! ô honte! c'est ici qu'il faut plutôt pleurer que rire. Des Canadiens, des compatriotes, sont venus obscurcir ce beau jour d'un épais nuage de jalousie et de haine; toutes les belles paroles d'union et de fraternité qu'ils avaient prononcées dans mille circonstances ont été démenties en un seul instant, et ces messieurs nous ont donné la preuve la plus palpable de leur égoïsme et de la mesquinerie de leurs idées. On sait de qui je veux parler. Que les coupables se retirent dans le coin le plus retiré de leur maison, ils n'échapperont pas pour cela à la colère de leurs concitoyens. Jamais cependant, vous comme moi, n'auriez cru que tant de fiel entrât dans leur âme.

La St.-Jean-Baptiste a donc été manquée, la chanson l'a dit avant moi et elle avait raison.

Si donc, il n'y a pas eu de magnifique procession, il n'a pas manqué pour cela d'autres plaisirs auxquels des milliers de personnes ont pris part. Quant à moi, chers lecteurs, je vous dirai qu'au sortir de la messe, je m'étais mêlé à la foule qui attendait M. Rodier devant le portail de l'église paroissiale. Au bout de quelques instants M. Rodier fit son apparition solennelle et ce fut au milieu des hourras les plus frénétiques qu'il commença son *speech*.

Il parla beaucoup, il gesticula encore plus, et je crus entendre de fort bonnes choses

Mais, M. Rodier, pourquoi gesticulez-vous tant? De la tempérance... dans vos gestes, et je trouve que vous auriez beaucoup moins chaud. Ce télégraphe perpétuel doit vous fatiguer.

J'étais donc au milieu de cette foule, essayant de ne perdre aucun mot sortant de la bouche du premier magistrat de la cité. quand j'entendis autour de moi quelques individus qui péroraient à haute voix sur la gravité de la circonstance.

L'un d'eux, à la mise baroque, s'approcha de son voisin, dit le nez surmonté d'énormes bourgeons, attestait que son propriétaire ne buvait pas que de l'eau, et lui dit d'un air goguenard.

« As-tu vu, mon cher? ils ont des œufs dans leurs poches. Ce sont des œufs pour les membres du comité de la St.-Jean-Baptiste. »

« Ben possible! » répondit l'homme au nez bourgeonné. « Il est certain qu'on ne peut pas faire d'*omelettes* sans *œufs*. » sans eux.)

Cet affreux calembourg fut suivi d'un immense éclat de rire, semblable à une traînée de poudre à laquelle on met le feu...

Quant à moi, je m'éloignai de ces hommes à esprit... de vin.

Allumant un de ces affreux amas de feuilles de choux, que le débitant décore du nom pompeux de cigare de la Havane, je pris une voiture et me fis mener au jardin Guilbault.

M. Vaillant, le petit M. Vaillant, mais le grand musicien, était là, le bâton à la main, qui conduisait un orchestre composé de plus de 30 musiciens, et tenait en extase la foule qui l'entourait.

Oh! qu'il est vaillant! me dis-je à moi-même. Ne dirait-on pas Napoléon, l'un de ses jours de grande bataille, donnant ces ordres à ses généraux et dirigeant lui-même les moindres détails du combat? Mais ma foi, je préfère Vaillant à Napoléon, quoique Napoléon fût Vaillant et que M. Vaillant ne soit pas Napoléon, ce qui prouve qu'on peut être vaillant sans être Napoléon. Celui-ci faisait danser au son du canon, celui-là fait danser au son de la musique, c'est plus pacifique et l'on n'a pas à craindre d'y perdre son *corps*...

M. Vaillant nous a fait danser, sauter, rire et s'il n'avait pas été aussi modeste, nous l'aurions porté en triomphe!

Que vous dirai-je encore, lecteurs? Vous parlerai-je du mariage de Melle. X... avec un certain monsieur A... On en a beaucoup parlé, on en a fait beaucoup de bruit; la demoiselle était vieille et laide... mais riche, qualité qui fait pardonner la laideur. Le fiancé, au contraire, était jeune, beau... mais pauvre, défaut qui ne fait pas passer la jeunesse et la beauté dans ce bas-monde. Quelques envieux, quelques jaloux disent qu'ils plaignent cette pauvre Melle. X... parce que A... lui fera sauter ses écus. D'autres, des amis de A... prétendent qu'il n'a pas acheté sa liberté trop cher, car sa femme, quoique laide et vieille, est méchante, et pardessus tout... jalouse, jalouse comme une Junon! Que va devenir notre Apollon? Les nouveaux époux sont partis le lendemain de leur nocce pour le township d'Acton, où Minc. A... possède de grandes propriétés.

Quant à A... on dit que sa *mine* n'est pas aussi bonne que celles de Cushing.

Peut-être avez-vous entendu parler des Japonais. Nous connaissons déjà l'encre japonaise, le cirage japonais (il y aura bientôt un *strage* canadien, et le fameux George-Etienne de Pompadour, s'attend à être *siré* par le prince de Galles. Entre nous soit dit, il en aurait bien besoin). Nous connaissons déjà, dis-je, l'encre et le cirage japonais, mais nous n'avions pas encore vu d'ambassadeurs japonais dans le Nouveau-Monde. Votre serviteur a eu l'insigne honneur d'être présenté, la semaine dernière, à leurs Excellences à New York, et ceux-ci lui ont débité une masse de mots en tshi, en tscha qu'il n'a nullement compris, mais dont cependant, il a été très flatté.

Ces pauvres Japonais ont fait triste figure chez M. James Gordon Bennett (lisez : Gordon Béné), éditeur du *New York Herald*, qui leur a donné une fête splendide.

On me raconte que l'un d'eux ayant voulu danser avec une charmante *lady*, s'est embarrassé dans les immenses plis de sa robe de tarlatane, et a fait une chute... japonaise des plus drolatiques. Il a versé un torrent de larmes, et quelque mauvais plaisant s'est mis à dire que c'était la chute du Niagara. Il paraît que le pauvre Japonais s'est affreusement cassé le nez; aussi s'est-on empressé de l'appeler M. Néannoins.

Le *Great Eastern* (autrefois le *Leviathan*) est arrivé à New York le 28 du mois dernier. Nous irons le visiter, et l'*Omibus* rendra compte des merveilles entassées sur ce géant des mers.

Pour aujourd'hui, je vous dirai que l'on a bien voulu communiquer à la rédaction de l'*Omibus*, une lettre écrite à bord du *Great Eastern*. Cette lettre est reproduite plus bas, et je m'empresse d'y référer tous nos lecteurs.

NEMO.

CORRESPONDANCE.

A bord du *Leviathan*, 1er juillet 1860.

MON CHER LEVI,

Notre cité flottante vient d'aborder à New York. C'est Venise moins la gondole et le lion de St. Marc. Tout se fait ici comme dans une grande ville, et sans le léger balancement qu'occasionne la mer, je me croirais encore sur la terre ferme — comme à Londres, nous avons des places publiques, des promenades festonnées d'arbres et de fleurs, des casinos, des cercles, des cafés, un théâtre où l'on jouait hier soir le magnifique opéra d'*Il Trovatore*. L'animation la plus étourdissante ne cesse de régner dans les rues; le cri des marchandes de sardines et d'oranges se croise dans les airs avec des effets merveilleux de cacophonie. Ajoutez à ce bruit, le son des trompettes qui appellent les soldats à la manœuvre et les refrains joyeux du matelot qui salue l'aurore, et tu n'auras la qu'une faible image d'un pandémonium qui tourbillonne autour de moi.

On imprime, à bord, un journal quotidien qui apprend aux passagers les incidents et la

chronique de la veille. Du haut de mon balcon, je vois défilé des processions de cabs qui brûlent le pavé; un de ces maudits véhicules ayant broyé, sous ses roues, deux ou trois piétons malarisés, on parle de construire des trottoirs pour ceux qui vont à pied. J'espère qu'on donnera suite à ce projet. Je voudrais bien t'en dire davantage, mais je reçois à l'instant même une dépêche télégraphique d'un ami logeant à l'extrémité nord du navire et qui m'invite à assister au baptême de son quinzième enfant.

Adieu, et si tu veux d'autres nouvelles, mon cher Lévi, attends. (Léviathan.)

LAPÉYROUSE.

FAITS DIVERS.

INCENDIE.—Jedi dernier, le feu s'est déclaré, vers 10½ heures du soir, dans le magasin occupé par M. Jacot, horloger, rue St. Paul. Les pompes ont occasionné plus de dégâts par l'eau que le feu n'en a fait. La perte est cependant évaluée à \$2,000 pour lesquels M. Jacot était assuré.

VOI.—Un individu nommé Monnette, convaincu d'avoir volé une montre pendant l'incendie du magasin de M. Jacot, a été condamné lundi, par M. Coursol, à 4 mois de prison aux travaux forcés.

—Le maire de Montréal a reçu une invitation du maire d'Halifax, pour aller attendre, dans cette ville le prince de Galles, vers la fin de juillet.

CELEBRATION DE LA ST. PIERRE.—Vendredi, jour de la St. Pierre, a été chômé comme d'habitude par nos compatriotes. Il y a eu grand'messe en musique à l'église St. Pierre et un nombre considérable de fidèles était réuni dans cette église qui avait été magnifiquement décorée.

CANTATE.—Vendredi prochain, il y aura, à la salle Nordheimer, à 8 heures du soir, grande répétition avec orchestre de la cantate en l'honneur du prince de Galles.

—Quel peuple d'ogres que le peuple britannique! Hier après-midi, un Anglais se présente chez un pâtissier fameux de la rue Notre-Dame et dévore en un instant une effroyable quantité de tartelettes et de *plum-pudding*. Peu satisfait de ce modeste repas, il se dirige ensuite vers l'Institut des Artisans, où il dévore avec la même rapidité que les gâteaux de tout-à-l'heure sept ou huit gazettes de plusieurs verges... Au physique ou au moral, l'Anglais mange toujours; sa vic entière n'est qu'un long dîner; dessus ou dessous, il est toujours à table. Quand donc fait-il la digestion?—C'est là ce qui nous intrigue.

Plaisirs et Divertissements.

THEATRE FRANÇAIS.— Dans une feuille aussi petite que la nôtre nous ne pouvons disposer de l'espace qui serait nécessaire pour parler du théâtre français, ainsi qu'il le mérite. Nous le regrettons, mais nous ferons tout ce qu'il sera en notre pouvoir pour que l'entreprise de M. Wilbon soit encouragée

de plus en plus du public montréalais. Tout le monde, à la salle Bonaventure, directeur et artistes, font leurs efforts pour nous plaire et nous pouvons dire que jusqu'à présent ils y ont réussi. Courage donc et continuez!

L'administration nous promet, pour samedi, le *Roman d'un jeune homme pauvre*, comédie en 5 actes de M. Octave Feuillet. Toute la troupe française paraîtra dans cette pièce, qui ne peut manquer d'obtenir ici un grand et légitime succès.

En attendant, que tout le monde aille voir demain soir: *Levre 3*, chap. 1er, *Mon Isménie*, et *Picolet*, 3 charmants vaudevilles.

THEATRE ROYAL.— M. Buckland possède, cette année, une excellente compagnie; Toutes les pièces qui ont été jouées jusqu'à présent l'ont été d'une façon supérieure. L'habile directeur ne néglige rien pour attirer la foule chez lui, et l'on parle de représenter bientôt *Mazepa*, grand drame à spectacle.

CIRQUE DE J. NORTH.—Nous avons assisté, lundi soir, à la représentation équestre donnée par M. North, dans son Cirque au jardin Guilbault. Plus de quatre mille personnes encombraient les banquettes et applaudissaient aux exploits hippiques de toute la troupe dont l'agilité, la souplesse et l'adresse sont surprenantes.

ANECDOTES ET BONS MOTS.

Croire sans voir, voir sans croire.

Une collecte fut faite dans l'académie française. Le collecteur s'adressa, par erreur, deux fois à un membre avare: "Je vous ai déjà donné."—"Je le crois, mais je ne l'ai pas vu, dit le collecteur."—"Et moi, ajouta Fontenelle, je l'ai vu, mais je ne le crois point."

Le testament interprété.

Un riche propriétaire, qui avait fait un legs au domestique qui lui fermerait les yeux, vient de mourir dans la 85e année de son âge. Les héritiers, ouvrant le testament, se sont mis à crier: "La donation est nulle."—"Pourquoi?—Parce que le testateur étant borgne, on ne pouvait pas lui fermer les yeux.

Le mari honnête.

(Ne lisez pas marionnette.)

Je vois la moitié du monde
Se moquer de l'autre moitié;
J'entends la moitié du monde
Se plaindre de l'autre moitié,
On sait que la moitié du monde
Aime ou trahit l'autre moitié;
Et moi seul, au milieu du monde,
Dont je plains plus de la moitié,
Dédaignant les caquets du monde,
Dont je ne crois pas la moitié,
Je veux être en dépit du monde,
Toujours fidèle à ma moitié.

Dans un bal que la ville de Paris lui donnait, l'empereur Napoléon 1er s'adressa à une jeune dame de la classe marchande et lui fit diverses questions. La jeune dame répondit en employant une locution bizarre, quoique reçue, que son mari faisait dans les draps, pour dire qu'il était marchand de draps. L'empereur sourit légèrement et adressa

L'OMNIBUS.

sa la parole à une autre personne. Deux ans après, la même dame se trouvant à une fête à laquelle assistait Napoléon, celui-ci, qui ne la reconnaissait pas, lui renouvela les mêmes questions: "Sire, lui répondit-elle, lorsque votre majesté me fit de semblables demandes, il y a deux ans, j'étais mariée à un homme qui faisait dans les draps. Il est mort peu de mois après."—Vous êtes donc veuve!—non, sire, je me suis remariée.—Que fait votre mari?—Sire, il fait dans les vases.—Celui-ci du moins est plus propre que l'autre, dit l'empereur en s'éloignant.

PROFILS ET GRIMACES.

MISS LYDIA LANGUISH.

Il existe certaine variété de la femme anglaise qui prétend vivre uniquement de thé, de contemplations, de sonnets, de larmoiements, de crises nerveuses et de quartiers d'oranges.

Sheridan en a tracé un portrait d'une fidélité proverbiale dans sa comédie des *Rivaux*. Miss *Lydia Languish* existe encore de nos jours; et nous n'irions pas bien loin dans un salon sans la rencontrer avec ses allures craintives, ses yeux baissés, sa pudeur toujours prête à s'alarmer du geste le plus innocent, de la syllabe la moins équivoque.

Shocking est un mot qu'affectionnent particulièrement les femmes de la blonde Albion.

Une femme à pied, seule, dans la rue, lat-elle à la messe, est un objet *shocking*.

Toute formule galante est *shocking*; tout regard assuré, *shocking*.

Vous serez *shocking* si vous prenez une de ces belles dames par le bras, pour l'empêcher d'être écrasée sous les roues d'une voiture.

Mais, en revanche, — l'étiquette anglaise n'y met nul obstacle, — quand les rafraichissements viendront à circuler, vous verrez *Lydia Languish*, sabler le champagne et le punch comme un dragon des *horses-guards*, ce qu'à votre tour vous aurez, certes, le droit de trouver... *choquant*.

AVIS.

Un jeune homme, chassé de plusieurs collèges, et qui se recommande par une absence complète de bonnes mœurs, désire une place de £300, dans une maison qui ne l'occupera que de midi à quatre heures.

N. B.—La vie sédentaire lui étant nuisible, le susdit jeune homme se réserve le droit de quitter son poste deux ou trois fois par jour, pour se dégourdir les mollets.

Il jouit du reste de toutes les qualités physiques pour représenter dignement une grande maison. Beau torse, longnon à l'œil, longue chaîne en chrysocale, gants-paille, mouchoir parfumé à l'eau de rose, et voix de rossignol. S'adresser au bureau du journal.

ENIGME.

Dans ba-be-bi-bo-bu je montre mon premier,
L'arme de mon second la main du jardinier,
Et je plonge mon tout au sein du chandelier.
(Le mot de l'énigme sera donné dans le prochain numéro.)

DEPECHE TELEGRAPHIQUES.

ARRIVÉE DE L'ANGLO-SAXON.

Après une magnifique traversée de moins de 10 jours, l'*Anglo-Saxon* est arrivé à la Pointe-aux-Pères le 30 juin dernier.

L'entrevue entre Napoléon III et le prince-régent de Prusse a eu lieu à Baden-Baden, le 15 juin. Cette entrevue a été, dit-on, très cordiale.

Plusieurs souverains allemands y assistaient. L'empereur a manifesté au prince-régent ses intentions pacifiques.

L'*Opinion Nationale* a reçu un second avertissement pour avoir publié un discours de Victor Hugo.

CAGLIARI, mercredi, 20.

Le colonel Medici est arrivé à Palerme avec 3,000 volontaires.

L'ordre continue en Calabre. On continue à évacuer Palerme; on fortifie Messine.

(Dépêche particulière pour l'*Omnibus*.)
GRANDE CATASTROPHE PROBABLE!

LONDONBERY, 21.

Le chemin de fer sous-marin, entre Calais et Douvres, a été inauguré hier. Le train composé de 20 wagons contenant plus de 1,000 personnes, n'est pas encore arrivé à Douvres. Les deux villes sont dans la plus profonde consternation!

PUBLICATIONS NOUVELLES

SUR LA

QUESTION ITALIENNE

La Pomme de Discorde ou le Pape-roi, par Alphonse Bourgeois . . .	s. d.
Le Pape, par Mgr. de Ségur . . .	0 6
De la dévotion au Pape, par le R. P. Faber . . .	0 6
Le roi Pie IX, par J. Chantrel . . .	1 0
Observations de l'évêque de Perpignan au sujet des attentats dirigés contre la souveraineté temporelle du pape . . .	0 9
L'empereur Napoléon III et l'Angleterre . . .	0 10
Du spirituel et du temporel dans l'Eglise par Monseigneur l'évêque d'Arras . . .	0 9
La question romaine devant le congrès . . .	0 9
L'Encyclique et quelques appréciations hostiles dont elle a été l'objet, lettre de Mgr de Nîmes . . .	1 6
Appel aux catholiques . . .	1 8
Réponse de Mgr. l'évêque d'Orléans à M. le baron Molrogneir . . .	1 6
De la papauté, par Mgr. Gerbet . . .	1 10
L'Empire et l'Angleterre, par A. Déchamps . . .	2 6
Procès de Mgr. Dupanloup, évêque d'Orléans . . .	2 6
Seconde lettre de Mgr. l'évêque d'Orléans à un catholique . . .	1 6
Le pape et le congrès . . .	1 8
Commentaire sur l'Encyclique, par Terweccoren . . .	1 8
Défense des droits de la papauté . . .	1 6
Bonne foi de la papauté . . .	1 0

De la liberté de l'Italie et de l'Eglise, par le R. P. Lacordaire . . .	1 8
Lettre à un catholique, par Mgr. l'évêque d'Orléans . . .	1 8
Instruction pastorale de Mgr. l'évêque d'Angoulême . . .	1 6
L'empereur Napoléon III et l'Italie . . .	1 6
Pie IX et son pontificat, par un diplomate . . .	1 8

A vendre chez

BEAUCHEMIN et PAYETTE.

No. 127 Rue St. Paul.

Montréal, 4 Juillet 1860.

A L'ENSEIGNE DU GRAND TURC.

J. LAVIGNE,

FABRICANT DE

TABAC ET DE CIGARES,

No. 70, Rue Notre-Dame,

VIS-A-VIS L'INSTITUT-CANADIEN

MONTREAL.

Prend la liberté d'informer ses amis et le public en général qu'il a ouvert un Magasin de Tabac et de Cigares, et qu'il a toujours en main un Assortiment des mieux choisis.

Montréal, 4 juillet 1860.

LAMONTAGNE & Cie.,

MARCHANDS EPICIERS

En Gros et en Détail,

116 Coin des rues Brock et Ste. Marie,

Mai-on-ci-devant occupée par M. Vadeboncoeur.

MONTREAL.

Tiennent les premières qualités de Groceries, telles que: Sucres, Sirops, Riz, Café frais moulu, Raisins, Amandes de toutes sortes, Epices moulues, Marinades de Cross et Blackwell, Sardines à l'huile, Huile d'Olive; aussi: Boissons de premier choix, telles que: Eau de vie, Gin, Vins, Whiskey en quart et en bouteille, etc., etc.

Montréal, 4 juillet 1860.



IMPRIMERIE

DE

SENECAL & FRÈRE

No. 25 Rue Saint Vincent,

MONTREAL.

On exécute à cette imprimerie toute espèce d'ouvrages tels que: Livres, Journaux, Pamphlets, Circulaires, Cartes, Blancs de Notaires et d'Avocats, Blancs de Municipalités, et en général tout ce qui est du ressort de l'imprimerie.—Prix, très modérés.